

Andri Snær Magnason

Une pyramide, et après ?

traduit de l'anglais
par Valentine Vasak

Quand on observe les systèmes destructeurs que nous avons créés sur Terre, une question se pose : pourquoi ne pas y mettre un terme, alors que nous connaissons les conséquences néfastes de nos activités ? Chaque jour, nous écoutons des experts nous parler de changement climatique, de fonte de la calotte glaciaire, de continents de plastique, d'appauvrissement des sols, et de nos voitures

et nos villes mal conçues. Certes, nous constatons des progrès, mais le rythme des avancées est sans commune mesure avec celui des crises et des obstacles évidents qui nous font face. Malheureusement si, ou plutôt quand nous devons appréhender une crise d'envergure, nous aurons besoin de force et d'énergie pour la surmonter, et nous serons extrêmement vulnérables si nous continuons à créer des infrastructures obsolètes basées sur la dépendance pétrolière. Nous sommes dépendants d'habitudes qui ne s'inscrivent pas dans une logique de développement durable, comme si la machine que nous avons créée s'était emballée.

Les dérives du complexe militaro-industriel pendant les années Eisenhower auraient dû nous mettre la puce à l'oreille. Deux millions d'hommes et de femmes ont fabriqué des armes pour remporter la Seconde Guerre Mondiale : comment s'arrêter une fois la guerre finie ? Ils étaient des millions dans les usines d'armement, des millions à rentrer du champ de bataille: impossible de fermer les usines, sous peine de voir s'envoler le taux de chômage. Récemment, on a pu voir que cette dépendance économique avait des répercussions sur tous les domaines de l'existence humaine et de l'économie mondiale.

Après la faillite des banques, il a fallu renflouer les caisses pour leur permettre de poursuivre ces mêmes activités responsables de la crise mondiale. Quand les constructeurs automobiles se sont finalement trouvés en difficulté, des soutiens financiers leur ont permis de poursuivre la production, alors que cette énergie aurait pu être employée pour innover et optimiser le réseau de transports en commun, fabriquer des panneaux solaires, ou permettre d'autres améliorations utiles à long terme.

L'Islande regorge de fleuves et de sites géothermiques. En 1990, le pays a réglé la question de l'énergie, tant pour les particuliers que les professionnels. 100 % de l'électricité consommée provenait de sources renouvelables, principalement géothermiques et hydroélectriques. Cette belle réalisation était l'œuvre d'ingénieurs compétents. Pour atteindre cet objectif, le pays n'utilisait que 5 à 10 % du potentiel énergétique de son territoire. Fort heureusement d'ailleurs, car la beauté de l'Islande réside dans cette énergie brute. Nous disposons donc de ressources énergétiques naturelles en abondance et de paysages magnifiques et préservés. Car il faut garder à l'esprit que l'exploitation d'un fleuve fait disparaître les chutes d'eau et interrompt le fort débit nécessaire à la survie des poissons et de toute forme de vie aquatique. Exploiter un site géothermique, c'est renoncer à un lieu magique et intact, où l'énergie de la terre est palpable juste sous nos pieds.

Cependant, une fois le problème énergétique résolu, nos ingénieurs n'étaient toujours pas satisfaits, ce qui en soi était problématique. Que faire lorsqu'à 40

ans, on a réglé la question des besoins en énergie de tout son pays ? Pourquoi se contenter d'un seul barrage, lorsqu'on peut toujours en bâtir de nouveaux ? Les ingénieurs se sont alors alliés aux multinationales de l'aluminium. Seulement voilà, une seule de leurs usines consomme autant d'électricité qu'un million de personnes. Nous avons donc soudain dû renoncer à presque tous nos fleuves et sites géothermiques. Mais le problème était encore bien plus grave. Quand un pays de 300 000 habitants emprunte un milliard de dollars pour construire une centrale électrique qui pourrait répondre aux besoins d'un million de personnes ou fondre 350 000 tonnes d'aluminium, le déséquilibre financier qui en résulte génère une bulle spéculative. C'est l'explosion de cette bulle qui a entraîné un krach boursier. Ainsi, nous n'avons pas sacrifié la nature au profit de l'économie, nous avons sacrifié la nature et l'économie.

En Islande, les hauts-fourneaux d'aluminium utilisent des matières premières importées de Jamaïque. Pour les faire fonctionner, il faut sans cesse creuser la couche supérieure de la terre pour extraire de la bauxite. Les exploitants sont insatiables, ils ont développé une véritable dépendance: il ne s'agit pas seulement de renforcer l'économie en vendant la bauxite, mais de creuser encore et toujours. Le traitement du minerai par adjonction de soude caustique génère des déchets chimiques stockés dans des bassins, des boues rouges qui contaminent les sols jamaïcains. Quant à la poudre blanche, l'alumine, elle est acheminée vers des pays tels que l'Islande, détruisant leurs forêts, leurs nappes phréatiques et l'habitat naturel de la faune. L'économie montre des signes de faiblesse, si l'exploitation s'arrête, le système s'effondrera, mais de toutes façons le système est voué à s'effondrer le jour où la bauxite viendra à manquer. L'Islande est dépendante de cette poudre blanche venue de Jamaïque. Aux États-Unis, environ un million de tonnes d'aluminium est gaspillé chaque année, soit quatre fois le poids cumulé de tous les avions américains. Le pays pourrait donc renouveler l'ensemble de sa flotte aérienne quatre fois par an.

L'effondrement de nos économies nous guette si nous arrêtons de consommer. Si nous arrêtons de conduire, d'acheter, d'utiliser des plastiques ou des carburants. Comment s'est mise en place cette dépendance ? Comment s'en extraire ? Car en fin de compte, nous sacrifions tout à la fois l'environnement et l'économie. Comment construire un nouveau système plus durable ?

Nous ne sommes pas constitués à 70 % d'eau, mais à 95 % de pétrole. Tout ce que nous mangeons, tout ce que nous utilisons est fait de pétrole. Le poisson que nous consommons n'est pas du poisson, mais bien du pétrole. Nous le savons et nous ne pouvons pas faire autrement. Et pourtant, nous gaspillons de plus en plus d'or noir. Ce sont bien des automobiles que nous vendons à la Chine et non des chemins de fer. Nous leur vendons un modèle économique que nous savons voué à l'échec.

Par le passé, on a déjà pu constater les conséquences dévastatrices de tels comportements. L'île de Nauru a ainsi été ravagée. L'île de Pâques constitue un autre exemple frappant. Comment osons-nous poursuivre dans cette voie et pourquoi ne pas abandonner ces comportements insensés tant qu'il est encore temps ?

En y réfléchissant, je me suis mis à penser aux pyramides d'Égypte. Pourquoi y-en-a-t-il trois ? Peut-être ont-elles été construites durant une période d'essor du secteur de la construction. Une de ces bulles insensées. J'ai élaboré l'hypothèse suivante: il est impossible de construire une seule pyramide. Il faut en construire trois, car 40 000 personnes sont à l'ouvrage pendant quarante ans. Toute l'économie

est basée sur les pyramides. S'en détourner pourrait entraîner une crise. Il est donc logique de construire une autre pyramide. Après 80 ans, la question ne se pose même plus. La rationalité de la nation, son statut, sa fierté nationale, tout est lié à la construction des pyramides. C'est uniquement une fois la troisième achevée que l'on commence à se poser des questions. Faut-il construire la quatrième, la cinquième, la sixième ? Les bâtisseurs contemplant la première merveille du monde et se disent : tout ce travail pour trois pharaons morts ? Était-ce bien nécessaire ?

Nous sommes élevés dans une culture qui réfléchit à court terme. Penser à nous, ou penser à eux ? Qui ça, « eux » ? Nous ne les connaissons pas encore. Mon grand-père a eu 90 ans la semaine dernière. Je l'aurai bien connu, pas seulement dans mon enfance, mai aussi dans ma vie d'adulte. Si ma fille, née en 2008, vit aussi longtemps que lui, elle sera toujours en vie en 2098. Si je vis assez longtemps pour connaître mon petit-fils comme mon grand-père avant moi, peut-être connaîtrai-je quelqu'un qui sera en vie en 2147.

Si l'on considère ces dates 2098 et 2147, toutes les données dont nous disposons laissent à penser que les générations futures seront confrontées aux terribles problèmes que nous leur laissons. Nous construisons des pyramides, ces symboles inutiles d'idées mortes, plutôt que de vraiment penser à eux.

Comment trouver la force de voir au delà des pyramides ? Comment se débarrasser de nos mauvaises habitudes, pour enfin aller de l'avant, guidés par notre libre arbitre ?

Valentine Vasak prépare actuellement un doctorat sur l'œuvre du dramaturge américain Edward Albee à l'université de Paris IV (Sorbonne). Agrégée d'anglais, elle réalise régulièrement des traductions dans plusieurs domaines (sous-titrages de films, articles...).